Petite folie à Charenton ou l'atelier de Sylvie Abélanet

Maxime Préaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/301>
DOI : 10.4000/estampe.301
ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 22 janvier 2018
Pagination : 101-107
ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « Petite folie à Charenton ou l'atelier de Sylvie Abélanet », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 261 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/301> ; DOI : 10.4000/estampe.301

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

PETITE FOLIE À CHARENTON OU L'ATELIER DE SYLVIE ABÉLANET

Maxime Préaud

Au 21 de l'avenue Anatole-France, une porte métallique ouvre sur une allée carrossable couverte, où il ne passe jamais d'automobile. Cela fait un peu comme une galerie, avec sur les murs des deux côtés des estampes encadrées. Mais, outre des poubelles qui sont maintenant l'ornement obligé de toute habitation – et le décor quasi permanent de nos rues –, sont entreposées quatre ou cinq bicyclettes. « Les vélos de la famille », me dit Sylvie Abélanet. La maison, bâtie puis agrandie, enrichie, recomposée depuis trois générations, est un organisme complexe, dans lequel cohabitent avec l'atelier de Sylvie sa sœur et leur mère aujourd'hui âgée de 96 ans, qui a connu l'octroi à la porte de Paris. Si j'ai bien compris, chez les Abélanet, les femmes sont très solides.

L'allée-galerie donne sur un jardin, grand à peu près comme un terrain de tennis. Sylvie en a peint les murs d'enceinte en bleu et inséré une mosaïque dans celui du fond. Bleu, me dit-elle, pour rappeler la couleur de l'intérieur de la maison qui du temps de son grand-père faisait office de loge maçonnerie. La mère de Sylvie, ainsi que son oncle, avaient été baptisés « maçonnerie ».

Je l'ai dérangée alors qu'elle était en train de ramasser des brindilles de bouleau (il reste deux bouleaux sur les trois qui ont été plantés au moment de sa naissance ; il y a aussi une espèce de cyprès) que des bourrasques furieuses ont récemment fait tomber (nous sommes au matin du mardi 12 décembre 2017). Le vent s'est calmé même s'il est toujours présent, et le ciel est clair, moutonné de blanc.

Le jardin est à la fois la respiration et l'inspiration de Sylvie. Il est vrai qu'elle a fait des études d'horticulture. Mais elle s'intéresse aussi beaucoup aux oiseaux, qu'elle grave souvent. Il y a un nid de ramiers en haut d'un des bouleaux. Des pies ont été récemment remplacées par des merles, à la conversation plus mélodieuse. À la tombée du soir, espoir, des vols de mésanges viennent gouter les araignées.

L'atelier lui-même occupe toute l'aile ouest du jardin. On y accède par une porte vitrée, donnant directement sur la table de travail, assez large, en bois et métal, recouverte de deux immenses plaques de verre ; c'est pourquoi on y trouve un flacon de « nettoyeur vitres », à côté de papiers, épreuves entassées, deux albums *Le Cirque* à colorier reprenant ses gravures en linoléum (exposées en décembre 2017 à la galerie L'Échiquier à Paris), une scie à contourner *PROXXON* pour le métal et le bois, avec laquelle elle aime détourer les figures de ses plaques et de ses

III. 1. Sylvie Abélanet dans son atelier, 12 décembre 2017. Cl. M. Préaud.

III. 2 (à droite). Sylvie Abélanet, *Fleur de pierre*, 2006, vernis mou, aquatinte, 98 x 17 cm (plaque), 111 x 38 cm (papier).

planches (elle me montre un gros pinson ainsi découpé), un pot de yaourt *YOPLAIT* en grès contenant un grand brunissoir en agate et plusieurs roulettes *LYONS* achetées chez Stoop, des pointes et des brunissoirs superbes de Matthieu Coulanges toujours recouverts de leur housse noire, une imitation de boîte métallique ancienne destinée à présenter des « pinceaux en poils de marte [sic] » (la faute d'orthographe dévoile l'origine exotique de la chose) et qui contient des brosses, un cutter, des crayons, des feutres et la photo d'une estampe de Safet Zec scotchée à l'intérieur du couvercle, quelques dessins de figures de cirque jetés sur des bouts de papier blanc, des photocopies de *Caprices* de Goya permettant de montrer à des étudiants en art les subtilités de l'aquatinte.

Pendant que nous parlons, un ventilateur se charge de sécher le vernis sur une plaque préparée pour l'aquatinte, que Sylvie va plonger ensuite dans un bac vertical rempli de perchlorure de fer. Cela se passera dans la pièce contiguë, qui est l'atelier gravure proprement dit et qu'elle a aménagé en 2008 – auparavant elle travaillait dans l'atelier de Bo Halbirk, à Paris¹. Elle y a installé, avec le concours de son époux Daniel Fléchet, du graveur Eijiro Ito qu'elle héberge en ce moment dans l'atelier, et du sculpteur Philippe Seené qui enseigne comme elle à Charenton, une superbe boîte à grains, très grande (120 de long x 80 de profondeur), garnie d'une manivelle pour faire tourner le double balai qui disperse la résine et d'un plafond transparent en plexi pour qu'on puisse bien voir si ladite résine est correctement étendue sur la plaque. Tout a été disposé dans cet espace en fonction de l'estampe monumentale, en douze plaques, qu'elle gravait alors, *Le Paradis en morceaux*². Le sculpteur lui a également bricolé un gril mobile et pliant, genre séchoir à linge, pour cuire à l'aise son aquatinte.

1. Atelier Bo Halbirk, 80-82 rue du Chemin Vert, 75011 Paris.

2. Voir Sylvie Abélanet, *Le Paradis en morceaux*, textes de Jérôme Godeau, Jean-Marie Martin, Christine Moissinac, Charenton, Désir d'encre, 2013 (réalisé grâce au soutien du Conseil général du Val-de-Marne).

Cependant Sylvie me dit que maintenant elle réalise ses aquatintes non pas selon la manière traditionnelle de cuisson par camping-gaz ou chalumeau mais par « évaporation d'alcool », système qu'elle a expérimenté chez Bo Halbirk pour son estampe du *Dormeur du val*. Cela permet des aquatintes impeccables, le métal de la plaque n'étant pas torturé par la chaleur à répétition. Elle dit que c'est très simple, ce que je crois volontiers, mais je préfère qu'elle vous l'explique elle-même, ce qu'elle est prête à faire pour qui le souhaite. Car c'est une femme généreuse qui ne garde pas jalousement ses astuces techniques. Il est vrai aussi qu'elle enseigne depuis trente ans les arts plastiques à l'Atelier Pierre Soulages (le seul atelier auquel cet artiste ait accepté de donner son nom) qui dépend de la Ville de Charenton.

Ainsi, alors qu'elle a installé un vaste bac pour l'acide nitrique, agrémenté d'un couvercle et d'un moteur pour évacuer les vapeurs toxiques, elle mord maintenant ses plaques de zinc avec du sulfate de cuivre, d'un joli bleu, sur les conseils du graveur suisse André Beuchat auprès de qui elle est allée travailler. De même préconise-t-elle d'ajouter de l'acide citrique au perchlo pour éviter les dépôts provoqués par les morsures du métal. En fait, elle prend ses recettes un peu partout au cours de ses diverses résidences.

*

À gauche de la table de travail, entre deux lampes télescopiques genre arts déco (il y en a d'ailleurs un peu partout dans l'atelier), une étagère supporte tout un tas de choses : une radio branchée musique classique ; une carte de vœux de Pablo Flaiszman où il se montre lui-même en train de quitter l'atelier dans lequel il a travaillé pendant sept ans avec Sylvie qui l'y avait invité (ils avaient fait connaissance chez Bo Halbirk) ; des sténopés de l'atelier ; un caillou qui ressemble à un crâne humain et qui a servi à plusieurs reprises dans les estampes de Sylvie ; une pelote d'épingles constituée de fils de laine de couleurs qui lui rappelle une résidence aux Gobelins ; de vieilles boules de pétanque rouillées qui lui viennent sans doute des grands-parents ; un morceau de ferraille ramassé sur une plage ; un bouquet d'herbes et feuilles sèches dans une cruche de faïence blanche ; une espèce de cendrier en cuivre dans lequel il y a des cadavres de papillons séchés.

Elle me montre, conservés dans des boîtes de cigarillos, secs et en parfait état, des mouches, bleues ou vertes, des lézards et même un gecko à peine sortis de l'œuf, très mignons, qu'elle trouve dans son jardin. Elle a fait un vernis mou avec un lézard dont elle a retrouvé le corps écrasé dans le chambranle d'une porte. Cela m'a fait penser à Évelyne Duret, naguère conservatrice du musée des Alpilles, qui imprimait des crapauds écrasés sur la route.

À gauche de l'étagère, après les porte-manteaux, est encadrée une haute estampe montrant une plante comme pétrifiée, qu'elle a intitulée *Fleur de pierre*. Plus loin sur le même mur (côté sud), deux grands et gros rouleaux genre litho qui

III. 3. Atelier de Sylvie Abélanet, vue partielle, 12 décembre 2017. Cl. M. Préaud.

lui servent parfois quand elle imprime une estampe selon le procédé Hayter. Au-dessus, la matrice en zinc ayant servi à imprimer *La Vallée de l'Unité*, avec la colombe dans sa cage de bois et cordes à piano, tirée de sa série inspirée du *Cantique des oiseaux*, poème du Persan Farid od-Din Attâr, qui l'occupe beaucoup en ce moment. Au-dessus encore, un grand crâne humain gravé à l'aquatinte en 2008, punaisé sur la cloison. Sur une corde à linge traversant la pièce sont suspendues des tarlatanes plus ou moins noires, la couronne d'épines qu'elle a tressée avec des

branchettes de bouleau et qui lui a servi pour l'estampe *Fiat Lux*, à côté de morceaux de plastique tortillonnés qu'elle utilise avec du vernis mou pour certains effets, une corbeille en fil de fer et une épreuve du premier état de l'estampe qu'elle est en train de graver : *La Vallée de la Plénitude*.

Après les rouleaux, on trouve sur le mur deux essais de monotypes représentant des carottes, au-dessus d'une affiche annonçant son exposition à l'atelier Moret début décembre 2017. À côté, une affiche annonce une exposition en avril 2015 à l'atelier de gravure Zec, à Paris, où l'on a pu voir son travail.

Au-delà des rouleaux, dans l'angle avec le mur ouest, une sorte de massicot *HOH & HAHNE* permet de couper les plaques de métal. Derrière cette machine, un grand panneau annonce, avec son *Paradis*, une « exposition collective des professeurs de l'atelier d'arts plastiques Pierre Soulages ». Sur le même mur ouest, une autre affiche annonce une de ses expositions, peintures et dessins, à la mairie de Perpignan en juillet 1985 ; une à la galerie Foch à Perpignan encore en mai 1986 ; une exposition collective à Osijek en Croatie, juillet 2012.

III. 4. Sylvie Abélanet, *La Vallée de la Plénitude*, 2016, aquatinte et vernis mou, 38 x 74 cm (plaque), 76 x 111 cm (papier), imprimé avec un chine collé.

Le mur ouest est aussi le mur des outils. Certains adhèrent à une barre aimantée, d'autres sont suspendus à une tringle métallique : pinces, limes, couteaux, ciseaux, séchoir à cheveux, serre-joints, pinceaux plus ou moins larges et soyeux, un large rouleau encreur. Sur une sorte d'établi au-dessous, dans des pots de yaourts *YOPLAIT* en grès ou en verre, couleur terre cuite, se trouvent d'autres outils mais surtout des pinceaux et des crayons ; puis des boîtes d'encre pour taille-douce, un ventilateur que j'ai déjà mentionné, pour sécher les plaques sortant du bain, un rouleau de fil de fer, des pinces à dessin, une pierre d'Arkansas ronde, un vieux bavoir pour bébé qui sert de chiffon.

Au-dessous se trouvent un placard et un frigo où je sais qu'il y a au moins une bonne bouteille.

Plus loin, elle a installé sa table de chauffe, au-dessus d'un meuble de cuisine, vaste, avec tout ce qu'il faut pour encreur. Au-dessus, des étagères supportent de petits trésors que Sylvie recueille dans son jardin, dans sa cave, ou ailleurs, et qui stimulent et soutiennent son imagination : coléoptères divers, papillons, un squelette de lapin, un squelette de pigeon, un cuivre indonésien pour imprimer les tissus, un vieux blaireau ayant appartenu à son père qui lui sert à épousseter ses zincs, la grande plaque du crâne détournée que j'ai cité plus haut.

Il y a encore dans cette pièce un établi métallique Black & Decker, sur lequel elle pose une plaque de verre venant d'une cabine de douche ramassée dans la rue quand elle doit enlever le trop plein d'eau des papiers avant d'imprimer. Et puis il y a la presse à taille-douce, grande (90 x 170), qui occupe presque tout le reste de l'espace. Elle a été acquise auprès de Polymetaal. Daniel a fixé au-dessous une grande étagère pour le séchage des épreuves. Et au-dessus, suspendus au plafond grâce à des tringles, des essens et des œillets, Sylvie a accroché de grands buvards.

C'est une pièce très claire, non seulement parce que le mur côté jardin est ajouré par la porte-fenêtre qui sert d'entrée et par une fenêtre à pans verticaux, mais parce qu'il y a des lampes un peu partout et des néons au plafond. Tout en haut de ce mur s'allonge une frise de petits cadres contenant des estampes d'amis, pour la plupart issues d'échanges, parmi lesquelles une estampe en couleurs de Michel Henri Viot. Plus bas, entre les deux ouvertures, est encadrée une belle estampe de Marko Živković, nom aussi difficile à prononcer qu'illisible sur la feuille.

Un étroit escalier en bois mène à une sorte de mezzanine ou grenier aménagé, d'une vingtaine de mètres carrés, éclairée en haut par une verrière voilée d'un drap sur lequel sont brodées en rouge les initiales RA, pour René Abélanet, père de Sylvie, mais, dit-elle, aussi pour Râ, le Soleil (elle rit), dont il permet de se protéger, et qu'elle manipule avec des drisses bricolées par Daniel. Des affaires de famille, en somme.

C'est dans cette pièce, où elle a une chaise et un bureau, qu'elle rassemble sa documentation. C'est là qu'elle dessine, cherche des idées, « près de la lumière », quand en bas elle fabrique. Il y a aussi un grand meuble à tiroirs avec ses estampes, des X chargés, une table lumineuse construite par Papa, des *Paradis* en rouleaux. Sur la rambarde sont posés des tissus portant des impressions qu'elle y a réalisées du temps des Gobelins. Elle ne sait toujours pas trop quoi en faire, mais elle y pense. Sylvie est quelqu'un qui expérimente beaucoup. En témoigne encore cet essai de verre « gravé » avec du corindon très fin projeté au jet, réalisé chez un marbrier, sur une dalle entre la mezzanine et le rez-de-chaussée. Comment traiter le blanc, la transparence ?

Tout autour, des estampes encadrées, par d'autres artistes, dans la montée d'escalier, sur le mur ouest, ou sur le plancher : échanges, cartes de vœux, cadeaux d'anniversaires. Sur le mur sud, tout un tas de

volatiles, sur les estampes de ses séries accompagnant le *Cantique des oiseaux*, version grand format et version format plus petit, avec des différences importantes entre les deux. La version petit format est destinée à l'Imprimerie nationale, qui se remet à faire des beaux livres.

*

Quand je suis reparti, les oiseaux ne m'ont pas suivi. J'ai juste croisé un pigeon sur le passage zébré menant à la station de métro. On ne s'est pas parlé³.

Ill. 5 (à gauche). Atelier de Sylvie Abélanet, à l'étage, vue partielle, 12 décembre 2017. Cl. M. Préaud.

Ill. 6 (ci-dessous). Sylvie Abélanet, *La Vallée de l'Unité*, 2015, aquatinte, 38 x 74 cm (matrice en zinc), cadre en noyer et cordes acier.

³. Et je crois que c'était mieux ainsi, surtout après avoir lu *Le Pigeon* de Patrick Süskind (1987), que Sylvie m'a prêté depuis ma visite.